

**Le bonheur n'a pas de passé,
mais la mémoire a une histoire**

poèmes & fragments

Note de l'auteur

Les photos ? des portraits exposés, joues rebondies et regards bleus censés séduire ceux qui restent ; dans ces visages léchés et retouchés que des masques mortuaires, maquillés pour l'éternité. Quel démon pousse les photographes, même amateurs, à chercher à tout prix, aux dépens de la vie même, une perfection factice ? quel plaisir éprouvent les gens à contempler, sous verre, sur album, ou sur Smartphone©, ces sourires figés et ces regards vides, pour ainsi dire interchangeables ?

J'ai toujours préféré aux photos les souvenirs, si imparfaits et mouvants soient-ils, et toujours détesté personnellement qu'on me vole ainsi dans un instantané une apparence dont j'ai le sentiment, peut-être, qu'elle me trahirait. Et puis, ces images qui arrêtent le temps et font encore vivre sur papier glacé les morts bien après qu'ils nous ont quittés éveillent en moi je-ne-sais quelles sombres superstitions. L'idée qu'on leur vole ainsi quelque parcelle de leur âme en compromettant leur repos éternel, bien qu'absurde sans doute, ne m'est pas étrangère. Le meilleur repos des morts n'est-il pas dans la mémoire vivante de ceux qui les ont aimés ?

Ce recueil est ainsi dédié à tous « mes » grands absents, et leurs visages d'arrière-saisons.

Absence

Le bonheur sur mon front a cessé de fleurir.
Par-delà le présent je poursuis mon errance
Et la fuite du Temps contre toute espérance
N'emporte pas le mal dont je ne peux guérir.

L'angoisse qui m'étreint n'est pas près de tarir.
Voici l'âpre sentier de la désespérance
Hanté par les regrets et l'amère souffrance
Du peu de souvenirs qu'il me reste à chérir.

Puisqu'au creux de la nuit ton corps va se dissoudre
Si je hurle ma peur il faudra bien m'absoudre
Car je serre le vide en mes bras affamés.

Et mon cœur de souffrir a tant pris l'habitude
Qu'au milieu de la foule ou dans ma solitude
Partout je vois tes yeux que la mort a fermés.

*

Contraste

Du lointain de mes habitudes
De Vous, mon cœur s'en est allé
Il y revient par lassitude
À pas feutrés.
Du plus profond de ma mémoire
Lentement montent en secret
Les chemins bleus de mon histoire
À mots fanés.
Qu'attentivement je me penche
Repoussant l'oubli pour mieux voir
Est-ce Vous cette ombre si blanche,
Là dans le soir ?
Est-ce Vous, ce tendre murmure ?
Est-ce Vous, ce doux frôlement ?
Qui me disculpe et me rassure
Vous, ma berceuse d'outre-temps !
Je suis là, devant ma fenêtre
À contempler rêveusement
Le portail où doit apparaître
La silhouette que j'attends.

*

Je voudrais...

Je voudrais un matin pouvoir me réveiller,
sans ton nom dans ma tête, sans cette envie de toi.
Enfin t'apercevoir et ne pas tressaillir,
soutenir ton regard et ne rien ressentir.
Me rappeler tes bras sans l'envie qu'ils m'enserrent,
me retiennent contre toi.
Me rappeler ta bouche
sans l'envie que son souffle vienne caresser ma tempe.
Me rappeler ton ventre sans que le mien se creuse.
Me rappeler tes reins sans que les miens se cambrent.
Je voudrais un matin n'avoir plus de mémoire,
ne plus me souvenir pour ne plus avoir mal.
Cesser de faire semblant,
de dire que tout va bien quand les larmes sont si proches.
Jeter les somnifères
et dormir sans leur aide une nuit toute entière.
Briser toutes les amarres, n'avoir aucune attache,
retourner au néant sans qu'on s'en aperçoive.
Contre toute logique, alors que les mois passent,
au lieu de s'atténuer, la douleur s'enracine
car inlassablement, sa vrille creuse et s'enfonce
pénétrant les abysses de mon cœur saccagé.
Elle se joue de moi que tu croyais si fort
et comme tu te trompais.
Combien de temps encore
avec ce mal de vivre pour retrouver la paix ?
Je voudrais bien qu'un soir je puisse m'endormir
sans ton nom dans ma tête, sans cette envie de toi.

L'empreinte

À *Nathalie Rheims*

Belle inconnue
furtive
autrefois entrevue
le temps d'un regard clair...

Ton visage
de lierre
infiniment lové
le long de ma mémoire...

Ton visage
apaisé
comme un étang de soie
où se mirent les signes...

Pour toujours je le garde
comme un présent
insigne
inaltérable et mystérieux.

*

Autre visage

Un trait après l'autre
au bout de mes doigts
ces trois rides tendres
qui mangent tes joues
le long d'un sourire.

Tout au bout de tes lèvres,
l'innocence du sel
les larmes de l'offrande
ta bouche à effleurer.

À jamais ton regard,
si tout, si loin, si près ;
Envie de m'y noyer.

Je t'aime, tu sais,
bien plus que toujours.

*

Qu'êtes-vous devenus ?...

Qu'êtes-vous devenus, frères de mes quinze ans ; vous que je conserve saufs dans mon regard puisque vous rayonnez sur mes pages d'école ?

Avez-vous fait fortune avec vos rêves fous, l'un tirant des pinceaux pour repeindre le monde, l'autre, la voix affolante, quand nous chantions Brassens les soirs de lune entière ?

Et toi, la presque femme aux prunelles pain bis, qui voulait un berger pour Prince de cocagne, as-tu vieilli tes yeux à lire des manuscrits dans le noir besogneux de la haute façade du 5 rue Gallimard ?

Je ne sais plus très bien, ma mémoire s'essouffle, lequel a déserté, le premier, nos chimères, mêlant nos sangs « à la vie à la mort », pour s'en aller brûler ses fantasmes primaires...

Peut-être que, vous aussi, parfois, évoquant nos envies, vous marchez à l'envers jusqu'à voir mon fantôme.

*

Funambule sur fil d'amour

Aimer. Tout aimer.

En cette aube d'avril où la jeune Aurore s'embellit de chapeau pour aguicher le ciel et de paréos verts qui soulignent sa hanche.

Aimer. Tout aimer.

À l'heure où tout s'enclenche. S'habiller, pour la vie, en petite robe de fête.

Aimer, toujours aimer, du printemps à l'automne et du jade à la rouille.

Elle chut en novembre, un jour de vent glacial, mais un sursaut de grâce imprégnait sa dépouille. Et elle prit, dans la pause finale, le drapé d'un lys.

*

Ici...

Ici, il y avait une source, au départ de ce sentier ; il ne reste plus qu'un amas de ronces et un noyer.

Ici, il y avait une chaumière, avec des rires derrière les volets et des bonbons dedans le buffet ; il ne reste que des ruines et des cendres, et des cendres et des ruines.

Ici, il y avait un grand arbre qui protégeait un grand bonheur ; il reste un tronc au ras de l'herbe avec quelques mauvaises fleurs, autour.

Ici, il y avait une enfant qui chantait dans la lumière ; il reste des jouets épars recouverts de feuilles mortes.

Ici, sur un peu de terre creusée avec mes doigts écartelés, il reste une croix de fer... et mon regard de long amour.

*

Je vous ai tant souhaitées...

J'aurais tant souhaité que s'amusement nos bouches, fleurs écloses, amours de toutes les passions, et mes mains sur ton corps et ton corps à ma bouche tel un vent chaud berçant les ailes de l'alcyon...

J'aurais tant souhaité ce baiser attendu quand nos yeux d'amoureux se croisent sans s'attendre ; d'un baiser d'amour, mille je t'aurais rendu, chemin de lèvres soufflant des mots tendres...

J'avais rêvé blonde Ophélie de trop t'aimer tout simplement et partager ce sentiment c'était connaître une embellie. Mais le destin dans sa folie en a décidé autrement.

J'aurais tant souhaité que s'enflamme le ciel d'orages électrisants et de vives lumières dans ton regard princier des cathédrales de miel aux rythmes incandescents du roulis des paupières...

J'aurais tant souhaité que les mers se déchaînent sur nos corps de vagues, d'écumes et de larmes, tous deux confondus pour repousser les chaînes d'un amour passionné de nos violentes âmes...

J'avais rêvé brune Amélie de trop t'aimer tout simplement et partager ce sentiment c'était connaître une embellie. Mais le destin dans sa folie en a décidé autrement.

.../...

J'aurais tant souhaité aux courbes de tes lignes m'endormir de pensées suaves et triviales, et rêver d'un étang où se mirent des cygnes, pures lenteurs aquatiques et spatiales...

J'aurais tant souhaité parcourir les nuages, ces immenses flocons d'une ivresse commune, et me laisser porter au gré des paysages traversés des étoiles et de la pleine lune...

J'avais rêvé oh ! Nathalie de trop t'aimer tout simplement et partager ce sentiment c'était connaître une embellie. Mais le destin dans sa folie en a décidé autrement.

J'avais rêvé chère inconnue de tant t'aimer trop vaillamment...

*

Contrepoint

Puisque j'ai le regard de ton dernier amour,

j'écouterai les mots
pour extraire le sang
de tes paroles vaines
ourlées d'incertitude...

J'effacerai les routes
partout où la poussière
vola sous d'autres pas
accordés à tes pas...

J'inventerai des fleurs
dont l'inconnu parfum
te fera oublier
jusqu'au nom de la rose...

J'éteindrai les soleils
jalonnant ton passé
pour te plonger dans l'aube
astrale de mes nuits...

Et je déchirerai
la trame de la vie
que je retisserai
au métier de mes jours,

puisque j'ai le regard de ton dernier amour.

Évocation

J'aime vos jupes claires
Plissées au gré du vent
Qui souffle sur vos chairs
Un regain de printemps.

J'aime vos soies légères,
Vives comme l'été,
Nouées sur les fruits verts
De votre nudité.

J'aime vos bas d'automne,
Sous la hanche affinée,
De vos corps qui frissonnent
Aux fraîches matinées.

J'aime vos laines fines
Sur vos lèvres bleutées,
Quand l'hiver vous câline
De ses flocons ouatés.

Femmes de mes saisons
Écloses d'un sourire,
Le temps des bandaisons
N'est plus qu'un souvenir.

*

Débarcadère

À mon père, Jean (1941-2021)

Tu croyais au ciel que l'espoir forlonge
lorsque la saison berceuse du temps
t'offrait ses avrils, cadeaux hésitants
voués au mensonge.

Sûr de l'avenir, papa, tu croyais
garder en tes mains l'éternelle force
mais l'onde en sourdine usait ton écorce
et tu te noyais.

Mon regard couvait le vaisseau qui danse
sous une voile aux pavots d'été
où ton vouloir clair n'avait affrété
qu'azur en partance.

Père téméraire explorant l'instant
sans souci du large et de la tempête,
tu ne savais pas que souvent la bête
frappe à bout portant.

.../...

Mais moi je voyais, l'œil prémonitoire,
pencher ton esquif prêt à se cabrer
quand, bateleur fou, proche de sombrer,
tu criais victoire.

Déjà l'heure glisse et le sablier
d'un flot prédateur gomme la durée,
toi qui restes sourd face à la curée,
dis-moi d'oublier !

*

Exil

À ma mère, Huguette (1942-2019)

Il fallait entrer, sachant par avance
que tu refusais toute connivence
avec le destin
puisque, prisonnière aux murs de rancune,
tu fuyais toujours la salle commune
et l'étroit jardin,

près de ces vieillards que le néant cerne
tu craignais de joindre à des traits en berne
un reflet des tiens,
car, seule en ces lieux, tu restais lucide,
comptable d'un sort qui tranche et décide
des ultimes biens.

Dans le couchant flou que le soir nuance
ton corps se cabrait sous sa déchéance
lorsqu'un désespoir
qui pervertissait les ors de septembre
te clouait, muette au fond de la chambre,
devant ton miroir.

.../...

Nous aurions aimé te voir moins amère,
souriant parfois, accepter, ma mère,
quelques fruits, des fleurs...
Mais les souvenirs aux pulpes de moire
ouvraient en écho, blessant ta mémoire,
l'écluse des pleurs.

Après le départ, coupables et mornes,
nos yeux renaissaient à l'azur sans bornes.
Hélas, jusqu'au mors
nous accompagnait l'ombre que profile
par les couloirs gris de l'hôpital-ville
l'odeur de la mort.

*

Épreuve

À mon père, Jean (1941-2021)

Ta mort est en moi comme une blessure,
un ver dans le fruit,
un chemin béant qui va vers la nuit
que rien ne rassure.

Plombée à jamais du poids de ta mort
s'affirme l'absence,
un crêpe de deuil noue à ma conscience
cet arrêt du sort.

Ta mort devient cri sonnante dans le vide,
déracinement :
à présent je sais que le jour nous ment
qui tranche et décide.

S'altère l'amour privé de clarté
et, la lampe éteinte,
qui va conserver ta dernière empreinte
pour l'éternité ?

.../...

Par les soleils gris de pluie ou de cendre
verrouillés au port,
je dois jusqu'au bout vivre avec ta mort,
il est temps d'apprendre !

Puisque je ne peux flotter à mon tour
que vers l'autre rive,
ton sillage obscur pousse ma dérive
jusqu'au non-retour.

*

Il a neigé...

À ma mère, Huguette (1942-2019)

Il a neigé.

Je songe à ces chiffons pleins des craies de l'algèbre
seule à couvrir
le tableau noir.

Et comme alors s'épand une même clarté.
Tout s'harmonise.

Je dis au papier blanc : « Parce que toi et moi,
un gris d'encre sera le témoin de nos doigts ».
Ma mère s'affaire jusqu'à s'exténuer
libre dans un cercle, sans pouvoir continuer
à éprouver la vie, à compter les années
s'il faut croire, pourquoi, pourquoi se profaner ?
Le visage allumé, habité du voyage,
où vivent ses racines émues et feutrées,
ma mère a rentré un chariot de chrysanthèmes.
La serre ne sert plus qu'au tri de quelques pas.
Un bruit de robinet devient chose lointaine.
Monde clos traversé des routines du froid.
La cave tient d'un cirque où s'imbriquent des voix.
Il est tant de beauté dans ce qui se révèle.
Dans la boutique de fleurs, une vie s'en va :
le sang des roses nues qui l'a si tôt quittée.

*

Femmes des longs sommeils

Femmes des longues nuits, mes belles amoureuses
dont le nom s'attardait à la bouche des morts
qui faisiez du malheur une brûlante rose
et déchiriez le temps entre vos ongles d'or.

Est-ce la Nonne ardente et que Juan oublie
ou dans ses jupons fous, l'innocente Manon,
Cléopâtre tapie au creux des pierreries
qui retient son amant, au poing, comme un faucon ?

Voici celle qui vint de la France en Écosse,
éblouie comme l'aigle au soleil des plaisirs,
l'abeille qui foudroie en son plein ciel de noces
et met le goût du sang aux saveurs du désir.

Vous êtes belles par vos seins levés dans l'ombre
par vos hanches donnant le merveilleux danger
et dans l'odeur d'amour ouverte sur vos tombes
vous rénez sur l'amant qui a les yeux fermés.

*

Pour une amoureuse abandonnée

Grave, lointaine, mais si pure
malgré tes larmes, dans le soir
ta voix disait ta peine obscure
et ton farouche désespoir.

Je l'écoutais dans le silence
monter vers l'infini de Dieu
riche de toute sa souffrance,
douloureuse comme un adieu,

et dans l'ombre attendrie et nue
on eût dit —combien émouvant—
le chant d'une harpe inconnue
vibrant sous les doigts bleus du vent.

*

Petite sans suite

Ce cœur qui connut l'allégresse,
dont l'amour combla tous les vœux,
ce cœur, en sa noire paresse,
me souffle de sombres aveux.

L'heure coule, irrémédiable,
et je rêve à des jours anciens ;
chacun à soi-même est son diable,
Dieu ne reconnaît plus les siens...

Tu dors, étrangère et lointaine,
dans le silence aux mille voix.
À chaque nuit suffit sa peine ;
j'en veux une de premier choix...

*

La vie est belle...

La vie est belle, mais changeante,
comme la femme aux yeux aimants :
il te faut, pendant qu'elle chante,
lui dédier tous les moments.

Avant que le regret n'altère
ou ne consume ton désir,
hâte-toi, d'une âme légère,
d'en gerber —pour le souvenir—

les émois, les clartés sereines
et les plus fugitifs bonheurs.
Il n'est pas d'heure pour les peines,
il n'est pas d'heure pour les pleurs !

*

Le Bal vert de la Seine

L'île en forme de cœur que balance la Seine,
dans sa barque brumeuse enlève chaque nuit
des couples qu'un reflet entame comme un fruit,
ou que l'ombre rapproche en une grappe pleine,
le temps de leurs baisers.

Sans cesse les remous du fleuve, inapaisés,
aux rives d'horizon pâle se précipitent,
sans cesse le courant et ses bras irisés
entraîne sous sa peau les rêves en pépites.

Le long du môle noir qui poignarde les eaux,
la vie enfle sa voile où grimpe l'aventure.
Sous un rire de mousse oscille la mâtüre
des arbres effeuillés, s'effrangeant en réseaux
d'aériennes algues.

Et la Seine en roulant frôle de très grands orgues
que seuls entendent ceux qui cheminent à deux,
et la Seine en roulant allume dans ses vagues
les lustres du bal vert où vont les amoureux.

*

Anamorphose

Traverse mes volets fermés
Bel amour en forme d'étoile,
Sois ensemble océan et voile
Ou forêt d'arbres allumés.

Toi, qu'en leur pleine mer les yeux
Cachent toujours au fond du songe
Jusqu'à ce qu'un pêcheur y plonge
Aimanté par tes rayons bleus,

Oursin de ciel et fleur de neige,
Au cristal de ton sortilège
Étoile de mon bel amour,

Je suis colombe ou salamandre...
Viens, divin trompe-chair, allège
Un instant ce qui n'est que cendre.

*

Primes rimes

Ah ! dis-moi, Marie, qui je suis,
qui m'habille du bleu des îles ?
Le diable ou Dieu qui me poursuit ?
J'ai peur des amours indociles.

Je me souviens... Il se fait tard,
Père me parlait à voix basse
de l'au-delà des mers où passe
le vol d'impossibles départs.

Qu'importe le beau-pré du jour
si, claquant au soleil, les voiles
n'ont jamais permis le retour
des nuits où chantent les étoiles.

*

D'un seul amour

Dites-lui que l'éclat des vergers et des plaines,
lorsque les jours de mai laissaient nos âmes pleines
d'innocence craintive et de trouble amoureux ;
dites-lui que les soirs où nous étions heureux
pour une ombre, un regard, des mains abandonnées,
tout cela n'était rien, ni les jeunes années !
Mais quand, sur l'or des bois lointains, tu resplendis,
quand s'ouvrent aux amants de profonds paradis
en tes chemins brumeux, sous tes rouges tonnelles,
automne, assure-lui qu'au-delà du tombeau
l'amour dont s'est nourri le rêve le plus haut
a le sort précieux des choses éternelles.

*

Le divan du retour

Reconnais-toi. Je viens des ruines du monde
occidental avec cette âme vagabonde
qui se plut en tous lieux et ne fut nulle part.
Mère, c'est moi. Si je disais que mon retard
tenait aux pièges du chemin, ne le crois pas :
je suis toujours celui qui t'échappait des bras,
étranger, sans lien avec les destinées,
l'instrument de la nuit, du vent et des nuées.

*

La grande amie de la petite enfance

À Marie-France David

Ai-je vécu le temps rêvé ?
L'enfant meurt dans l'homme achevé,
rompant leur accord – et le nôtre.

Mais nos destins restent jumeaux,
tombés des plus lointains rameaux
sur les genoux d'un même apôtre.

Quelque chose d'inaccompli
qui nous rattache l'un à l'autre
nous sauve encore de l'oubli.

*

L'impasse

Le pain moisi des jours qui passent,
la saveur triste du plaisir,

l'ombre sourde, l'ombre tenace
de cet autre prêt à trahir,

cette grimace dans la glace
quand j'interroge l'avenir,

me poussent au fond d'une impasse
que ta voix ne saurait franchir.

*

Solo d'ombres

Je ne sais plus rien de ce soir
lointain, mélancolique et tendre
passé seulement à t'attendre,
t'espérant contre tout espoir.

La lampe bleue était voilée
comme elle aussi rêvant d'amour,
et le déclin mauve du jour
me rappelait ta peau frôlée.

Quelque songe s'en vint mourir
battant de l'aile sur la vitre,
ouvrant la page du chapitre
où j'ai su que j'allais souffrir.

Et pourtant veillait en puissance
ce cri porteur de ton prénom,
dont mon cœur garde la chanson
qui berce encore ton absence.

*

Il reste la douleur

Mon amour, tu m'ouvrais les fenêtres du monde
et tu faisais jaillir les sources sous mes pieds ;
les forêts fleurissaient autour des biches blondes,
la mer montrait ses perles et cachait ses noyés.

La nuée était l'ange et la lampe Altaïr,
l'univers éclatait sur mon cœur de grenades,
livrait ses grains, son miel, ses sèves, ses roulades
porteuses de secrets, ses baumes pour guérir.

Magicien aux yeux purs, rien ne m'était caché,
mes mains savaient les clefs, ma bouche les sésames,
je créais d'une rose un Éden sans péché
et délivrais les corps des trahisons de l'âme.

Mes gardiennes étaient des murailles de lys,
mes verrous des roseaux, des champs mes souverains,
fier captif de la palme et du myosotis
et d'un fief étoilé le maître en suzerain.

Mais la terre aujourd'hui m'a fermé sa maison,
l'archange aux flancs ailés qui savait tout ignore,
je suis un aigle obscur rejeté par l'aurore,
un insensé pleurant le deuil de sa raison,

car ce n'est plus l'amour qui bâtit ma prison.

*

Cette étoile dont on meurt

Femme et fille d'un seul amour
tu étreignais toute la terre
nul ne savait que dans la tour
où tu demeurais solitaire
tu pensais les plaies des vautours
et les yeux crevés des chimères.

Nul ne savait que ton silence
était la ruche des douleurs
où les abeilles de l'absence
butinaient le pollen des pleurs
mais que les mains de l'innocence
couronnaient ton front de leurs fleurs.

Nul ne savait que tu mourais
à l'heure où tombaient les otages
et que tu portais dans ton cœur
don d'amour reçu en partage
l'étoile jaune du malheur.
Ombres transies. Adieu mirages.

Nul ne savait quand tu priais
que seul l'enfer te répondait.

*

La complainte d'Eurydice

Gloire à toi si tu devines
la brûlure du baiser,
que ma lèvre te destine
si tu la veux apaiser.

Gloire à toi si, sous la cendre,
tu découvres le tison
et le feu qui me fait rendre
l'esprit, l'âme et la raison.

Gloire, enfin, si l'air frissonne
autour de mon corps damné,
gloire à toi si tu lui donnes
autant qu'il te veut donner.

*

Sous le porche

Où sont-ils passés les rires d'enfants
que l'on entendait tinter sous l'arcade,
arpèges grèges que la vie calade,
trilles de moineaux, cris de jeunes faons ?

On jauge des yeux la trace furtive
que laissait au mur l'envol grelottant ;
les ailes en berne en se débattant
griffent de regrets la pierre décline.

Bien plus tard, un soir sont-ils revenus
chercher leurs dix ans sous l'ancienne voûte
dans ce long silence où le temps écoute
la ronde d'avril dansée à pieds nus ?

Naufragés absents d'un monde en détresse
qui se désagrège en jeux interdits,
prisonniers obscurs d'un vieux paradis,
peut-être ont-ils cru revoir leur jeunesse ?

*

Désamarrage

À Arthur Rimbaud

Ta moisson fut précoce au printemps de la vie,
Garçon miraculeux aux semelles de vent,
Génie des chemins brusques, incendié vivant,
D'une ardeur bohème avant l'âge assouvie.

Ton chant, voleur de feu, m'embrase et me convie
À la saison d'enfer où bateleur fervent,
Sulfureux, tu menas dès le soleil levant,
Un sabbat dont la flamme attise mon envie.

Pourrais-tu me conter, passager du néant,
Où glisse ton bateau vers l'horizon béant
Avant de s'engloutir accablé de mirages ?

Ivre d'avoir perçu tes magiques appels,
Mon cœur, halluciné sous le feu des orages,
Aurait voulu te suivre au bout des archipels !

*

La voix rauque de l'oubli

L'aube est faite de gestes pleins d'appréhension.

Des linges d'oiseaux pendent, pour nous tromper,
aux branches de certains matins de givre.

Nous avons espéré d'autres couloirs aux
effleurements de simples galops silencieux de pierrailles.

Une larme voyage, découvre la peau, cherche aux
lèvres où s'aiguiser l'évidence d'une douleur, belle
comme un vêtement que l'on dépose.

Le temps est à genoux, au bord de la plaie
immobile d'attente.

Les sources qui naissent ainsi sont fragiles comme
ces peurs qui s'écoulent, fluides, des visages et sans cesse
se raidissent.

La douleur est un chemin que nous traversons de
nos corps (d'un long silence parfois).

*

Cher disparu

La grève désertée appelle ton errance. Chaque jour tu reviens rêver une présence. Et le pâle soleil d'automne finissant borde les vagues bleues d'une écume d'argent.

La caresse du vent rosit un peu ta joie, taquine ton visage, ta chevelure floue, sèche au bord de tes cils une perle qui danse – seul témoin silencieux du regret de l'absence.

L'océan bienveillant si cruel quelquefois, n'écoute les prières ni les actes de foi, mais du flux assagi monte une psalmodie ; il chante un requiem pour la fin d'une vie.

Perclus dans l'infini, demains après demains, vogueront tes pensées, tes songes incertains, chevauchant les marées, la caresse du vent les offrira au marin, que t'a volé l'océan.

*

Distique

La source jase son rire près du berceau où le simple
bonheur prend son bain de tendresse.
Mais, présente, la mort vient marquer de son sceau le
destin d'un enfant promis à l'allégresse.

*

Origines

Voici les choses, dit le Temps :

c'était avant,
c'était tranquille
noir sourd et muet
et c'était vide
dans l'invisible.

Rien ni personne
n'avait été
feu arbre pierre
animal homme.

Sauf le ciel seul
sur la mer plate
dans l'immobile
bleu nuit bleu nu.

C'était silence
c'étaient ténèbres
rien n'existait.

Les choses furent, dit le Temps.

*